

## La belle-du-soir

**A**U temps que discrètement il fréquentait les alentours de la Sixième Avenue, pour faire une pause sur le chemin qui le ramenait du Palais, et désirant saluer sa nourrice Daïni qui, fort souffrante, était devenue nonne, il se rendit à sa demeure, aux environs de la cinquième Avenue. Comme le portail par où son char pût pénétrer était clos, par ses gens il fit mander Korémitsu, et tandis qu'il attendait, du regard il parcourait la rue sordide, lorsqu'il avisa, à côté de cette maison, une palissade de celles que l'on dit clôture de cyprès, faite à neuf, surmontée de demi-volets de lattis soulevés sur quatre ou cinq toises avec des stores très blancs et d'aspect frais, qui laissaient paraître par transparence plusieurs plaisants minois qui l'épiaient. Elles allaient et venaient, semblait-il, et à imaginer le bas de leur corps, l'on avait le sentiment qu'elles étaient toutes d'une taille démesurée. Quelle sorte de gens pouvaient bien se trouver réunis là, se disait-il, intrigué par cette façon de vivre pour lui insolite. Son char était fort modeste, et il n'avait point d'avant-coureurs. Comment sauraient-elles qui il était, se dit-il, et cela le mit à l'aise pour risquer un coup d'œil : la porte, faite d'une sorte de lattis, était ouverte, mais le regard ne portait pas bien loin, et cette demeure étriquée évoquait de poignante façon le vers : « où puis-je décidément... », qui tout bien considéré, s'applique tout autant aux « terrasses de jade ». Sur une palissade à claire-voie, les tiges verdoyantes d'une plante grimpante s'accrochaient agréablement et ses fleurs blanches elles-mêmes s'épanouissaient ainsi que des sourcils en un sourire.

— « Holà, toi, l'homme là-bas, c'est à toi que je m'adresse... », murmura-t-il pour lui-même, sur quoi le garde qui l'escortait, se prosterna et dit :

— Ce qui là fleurit blanc, c'est ce que l'on nomme la belle-du-soir. Ce nom de fleur conviendrait à une femme, voyez comme elle s'épanouit sur cette misérable clôture !

Et en vérité, en ce quartier sordide, où les petites maisons dominaient, de ci, de là, sur le bord de chacun des toits chétifs et branlants qui menaçaient ruine, elle tendait le réseau de ses tiges rampantes :

— Ah le triste sort de ces fleurs ! Va, et cueille-m'en un rameau ! ordonna-t-il, et le garde, pénétrant par la porte ouverte, en cueillit.

Dans l'embrasement d'une porte à glissière d'un bon goût surprenant, vêtue d'une jupe de soie grège jaune, qu'elle portait longue, une fillette de bonne mine parut et de la main lui fit signe. Elle lui tendit un éventail blanc imprégné d'un parfum puissant :

— Sur ceci posées offrez-les lui ! Ces fleurs sont desservies par leur tige ! dit-elle et le lui donna, quand on ouvrit le portail, et Korémitsu no Ason parut, par qui le garde fit remettre les fleurs au Prince.

— L'on avait égaré la clef, fort mal à propos ! Il n'est certes personne qui puisse vous avoir reconnu en ce quartier, mais que vous ayez dû attendre dans cette rue malpropre... ! dit-il en s'inclinant.

On fit entrer le char, et le Prince descendit. L'Abbé, frère aîné de Korémitsu, son beau-frère le Gouverneur de Mikawa, sa sœur et d'autres se trouvaient là assemblés ; tenant sa visite pour un honneur sans pareil, ils le saluèrent avec respect. La

dame nonne se souleva de sa couche :

— Je n'avais certes plus rien à regretter, mais si j'ai éprouvé tant de peine à renoncer au monde, c'est seulement parce qu'il m'en coûtait que vous dussiez me voir ainsi changée, et j'ai longtemps hésité, mais me voici par l'effet de mes renoncements revenue à la vie, et puisqu'il m'est donné de vous voir venu céans, je pourrai désormais d'un cœur sans mélange attendre la Sainte Lumière du Bouddha Amida !

Tels étaient les propos qu'elle lui fit entendre d'une voix faible et en pleurant.

— Ces temps derniers, j'étais on ne peut plus inquiet et je me désolais de ce que votre mal ne souffrait de rémission, or voici que je vous trouve ainsi éloignée du monde, ce dont j'éprouve force affliction et regret. Longue soit votre vie, que vous puissiez encore me voir accéder aux rangs les plus éminents ! Et c'est alors que vous pourrez, sans encombre, renaître au neuvième cercle du paradis. Car de ce monde conserver si peu que ce soit de soucis, est, nous dit-on, un fâcheux obstacle au salut, dit-il, d'une voix embuée de larmes.

L'enfant le plus déshérité, à qui l'aime ainsi que font les nourrices, pour étrange que ce soit, paraîtra toujours parfait ; celle-ci à plus forte raison, à qui il avait été donné de servir familièrement un être tel que celui-là, quelle fierté et quelle gratitude devait-elle en éprouver, au point d'en être, malgré qu'elle en eût, émue jusqu'aux larmes.

Ses enfants, jugeant son attitude déplacée, gênés de ce qu'elle lui présentât un visage décomposé comme si elle avait peine à se détacher d'un monde dont elle s'était détournée, se poussaient du coude et lui faisaient signe des yeux. Le Prince cependant, profondément touché :

— Au temps de ma prime enfance, dans l'abandon où m'avaient laissé celles qui m'eussent choyé, j'avais certes, semblait-il, nombre de gens pour prendre soin de moi, mais il m'apparaissait que nulle autant que vous ne m'était chère, ni ne m'était proche. Devenu grand, j'eus mes obligations, de sorte qu'il me fut impossible désormais de vous voir matin et soir, et encore qu'il ne m'eût été loisible de vous rendre visite à ma guise, quand il m'arrivait de ne vous avoir vue de longtemps, je me sentais le cœur serré, et je me disais : ah, s'il se pouvait qu'il n'y eût de séparation inéluctable !

Tels étaient les propos que d'un cœur sincère il lui tenait, et les senteurs de sa manche quand il en essuya ses yeux, emplirent la pièce d'un parfum puissant ; alors en vérité jugeant mieux, et s'avisant de ce qu'avait eu d'exceptionnel le destin de cette femme, ses enfants qui d'abord avaient trouvé choquante l'attitude de la dame nonne, tous fondirent en larmes.

Il donna ses ordres afin que les déprécations fussent renouvelées, et à l'instant de sortir, il se fit porter un flambeau par Korémitsu pour examiner l'éventail de tout à l'heure ; un parfum communiqué par un long usage l'imprégnait profondément, évocateur, et une main plaisante et déliée y avait tracé ceci :

*Ai-je deviné  
car j'ai cru la reconnaître  
sous la blanche rosée  
qui en avivait l'éclat  
fleur de la belle-du-soir*

L'écriture dans sa désinvolture affectée, avait du style et de la grâce, et il en fut agréablement surpris. Quand il dit à Korémitsu :

— Cette maison, là à l'ouest, qui est-ce donc qui l'habite ? T'en es-tu informé ?, celui-ci pensa : « Voilà que sa manie le reprend ! » mais il se garda de le dire.

— Je suis resté céans voici cinq ou six jours, mais j'ai été absorbé par mes inquiétudes concernant la malade, de sorte que je n'ai pu m'enquérir des affaires des voisins !

Il avait dit cela comme pour le décourager, aussi :

— Tu vas me trouver importun ! Néanmoins, à propos de cet éventail, il est un point que j'aimerais éclaircir ; donc, fais appeler quelqu'un qui sache ce qui se passe dans le quartier, et questionne-le ! dit le Prince, et Korémitsu entra, appela le gardien de la maison et l'interrogea.

— « C'est la maison d'un Lieutenant Gouverneur Honoraire. L'homme est parti en province, la femme est jeune et elle aime se distraire ; ses sœurs, qui servent au Palais, souvent viennent la voir. » Voilà ce qu'il dit, mais il est peu probable qu'un homme de basse condition sache rien de précis, rapporta-t-il.

Ainsi donc c'était une de ces dames du Palais ! Ça fait les fières et vous interpelle sans gêne ! Il se pourrait bien qu'elle soit de parage à vous faire déchanter ! songea le Prince. Cependant, le sentiment qui l'avait poussé à lui adresser le poème ne lui déplaisait pas, et il ne pouvait passer son chemin sans y répondre : c'était bien là sa frivolité habituelle en pareille matière ! Sur un papier plié, déguisant son écriture de sorte qu'elle fût méconnaissable, il écrivit ceci :

*Si venez plus près  
pour sûr la reconnaîtrez  
celle que dans l'ombre  
du soir avez entrevue  
fleur de la belle-du-soir*

Et par le garde qui l'escortait, il fit porter le message. Encore qu'elle ne l'eût jamais vu, elle avait deviné juste, et ne voulant se contenter de voir son profil, elle avait pensé l'intriguer ; or, le temps passait sans qu'il daignât répondre, si bien qu'elle ne savait plus que penser quand la surprit cette attention ; flattée, sans doute discutait-elle avec ses femmes de ce qu'elle allait répliquer, mais le garde, excédé, s'en retourna.

Précédé d'un valet portant une torche qui jetait une vague lueur, le Prince sortit discrètement. Les demi-volets étaient abaissés. La lumière des lampes qui filtrait par les fentes, plus obscure que feux de lucioles, avait quelque chose de poignant.

\*

Au lieu de sa destination, bosquets et parterres, incomparables dans leur belle ordonnance, témoignaient du raffinement de celle qui là demeurait. Ses manières

sans abandon, la distinction de son maintien interdisaient qu'il se souvînt même de l'enclos de tout à l'heure. Au petit matin, il s'était quelque peu attardé à dormir, et c'est à l'heure où le soleil dardait ses premiers rayons qu'il la quitta. Tel qu'il se montrait le matin, sa prestance en vérité justifiait les murmures d'admiration. Ce jour-là encore, il passa devant la clôture de latis. Plus d'une fois déjà il avait dû traverser ces parages, et pourtant il avait suffi d'un incident insignifiant pour attirer son attention, et se demandant qui pouvait bien demeurer là, à l'aller comme au retour son regard s'y arrêtait.

Korémitsu, quelques jours plus tard, se présenta.

— Notre malade s'est affaiblie encore, de sorte que j'ai été occupé à veiller sur elle, déclara-t-il, puis venant plus près, il fit son rapport :

— Après que j'eus reçu vos ordres, j'ai fait appeler quelqu'un qui sait ce qu'il en est de nos voisins, et je l'ai fait questionner, mais il n'a rien dit de bien certain. Il y a là certes une femme qui vit tout à fait cachée depuis environ la cinquième lune, mais qui elle est, aux gens même de la maison on ne l'a fait savoir, affirme-t-il. Il m'est arrivé de regarder par les fentes de la palissade qui nous en sépare, et en effet, j'ai pu distinguer des silhouettes de jeunes femmes. Elles portent, plutôt pour la forme, le tablier court, et il semble bien qu'il y ait une femme qu'elles servent. Hier, le soleil couchant pénétrait dans la pièce sans rien laisser dans l'ombre, et celle que j'ai vue assise là à écrire une lettre était certes fort belle. Elle paraissait soucieuse, et les femmes qui se trouvaient avec elle avaient l'air de pleurer en s'en cachant ; tout cela, je l'ai distingué clairement.

Il dit, et le Prince eut un sourire, bien décidé à en savoir davantage. Si sa position lui imposait le soin de sa réputation, compte tenu néanmoins de son âge et de la faveur dont il jouissait dans l'esprit des femmes, Korémitsu considérait qu'il serait malséant et désolant qu'il n'eût quelque intrigue, et puisque nul ne lui en tiendrait rigueur, que tout était donc pour le mieux, pour peu qu'il s'agît d'une personne d'un rang convenable.

— Me demandant si d'aventure il se pourrait que je la visse, je lui ai, sous un prétexte insignifiant que j'inventai, fait tenir un message. D'une main entraînée à écrire, elle m'a répondu sans désespérer. Ce doit être une jeune personne qui n'est pas à dédaigner ! dit-il et le Prince :

— Continue tes approches ! Il serait désolant que tu ne puisses en apprendre davantage !

La demeure de cette femme était de celles qu'ils avaient écartées comme les « dernières des dernières », et pourtant il y pensait complaisamment, se disant que peut-être il avait découvert parmi celles-là quelqu'un qui par extraordinaire ne fût à dédaigner.

\*

Pour en revenir à la « mue de la cigale », il jugeait sa décourageante rigueur inconcevable chez une femme de ce monde, alors même que, se fût-elle montrée docile, il se fût vite détourné de ce qui était somme toute une détestable inconvenance, mais l'idée d'avoir à renoncer en s'avouant battu de si cruelle manière ne lui laissait un instant de répit. Jamais il n'avait porté intérêt à des femmes aussi com-

munes, mais depuis cette nuit pluvieuse où ils avaient défini les diverses classes de femmes, ces classes qui excitaient sa curiosité, il semblait qu'il voulût désormais les explorer dans leurs moindres recoins. Cette autre qui était prête à l'accueillir sans détour n'était certes point sans le toucher, mais comme il tremblait que celle-là, encore qu'elle lui fût cruelle, ne vînt à l'apprendre, il se réservait de sonder tout d'abord son cœur à elle, quand le Lieutenant Gouverneur d'Iyo regagna la Ville. Sitôt arrivé, il vint présenter ses devoirs. Le hâle noirâtre dû à la navigation, la tenue de voyage défraîchie, la stature trapue, tout cela n'était guère engageant. L'homme cependant n'était point d'extraction vulgaire et son allure, malgré l'âge venant, restait déliée, de sorte que son aspect avait une distinction hors du commun. Quand il en vint à parler de sa province, le Prince faillit lui demander combien il y avait de bassins d'eau chaude, mais une gêne mal définie l'envahit, et dans son esprit toutes sortes d'idées affluèrent. En face de cet homme pondéré et d'âge mûr, il éprouvait le sentiment que son entreprise était absurde en vérité, et déplacée ; et toute cette affaire apparaissait en effet comme une insigne maladresse, songea-t-il, se souvenant des mises en garde du Capitaine des Écuries ; ému de pitié, il en venait à penser, encore qu'il ressentît cruellement les rebuffades de la dame, qu'à l'égard de cet homme, elle en avait agi dignement.

— Ma fille, je vais lui trouver un parti convenable ; quant à mon épouse, je l'emène dans ma province.

Quand le Prince avait entendu ces mots, un trouble extraordinaire s'était emparé de son esprit ; était-il donc impossible de la rencontrer une fois encore ? Il en délibéra avec le page, mais eût-elle été consentante qu'il n'eût déjà pu facilement mener son intrigue ; à plus forte raison quand elle invoquait la différence des conditions pour refuser une aventure qu'elle jugeait de fort mauvais goût. Mais elle estimait malgré tout qu'il serait fort décevant et bien dommage qu'il pût l'oublier tout à fait, aussi lui répondait-elle aimablement chaque fois qu'il le fallait, et ses poèmes tracés d'un pinceau rapide comportaient toujours quelque trait d'un charme surprenant qui ne pouvait lui échapper, et comme ce manège forcément le touchait, il ne pouvait l'oublier quoiqu'il lui en voulût de sa cruauté. Pour l'autre, persuadé que, fût-elle en puissance d'époux, elle lui céderait tout aussi facilement, ce qu'il en pouvait apprendre ne l'émouvait pas outre mesure.

\*

Vint l'automne. L'esprit occupé par des tourments qu'il ne devait qu'à lui-même, il n'allait à la résidence du Ministre que de loin en loin, ce dont on lui tenait rigueur. Du côté de la Sixième Avenue, sa position n'était pas de tout repos non plus, mais maintenant que l'on s'était rendue à ses instances, faire volte-face et se montrer indifférent eût été cruel. La dame cependant paraissait se demander pourquoi l'empressement qu'il avait montré, comme sous l'empire d'une folle passion, tant qu'elle lui était étrangère, avait maintenant disparu. Cette femme prenait les choses par trop à cœur, il y avait aussi la disparité des âges, la crainte que l'affaire ne se sût, et surtout les cruelles nuits d'insomnie quand il interrompait ainsi ses visites : autant de raisons pour elle de se torturer.

Un matin d'épais brouillard, alors que, vivement pressé par les femmes, l'air ensommeillé encore, il s'en allait à regret, Chûjô no Omoto souleva un panneau du

treillis, et comme pour inviter sa maîtresse à le voir s'éloigner, elle écarta le rideau, et lors, de sa main rejetant sa chevelure, celle-ci regarda au dehors. Il s'était arrêté pour admirer la profusion des fleurs du jardin, et sa beauté était incomparable en vérité. Il se dirigea vers le passage couvert, et dame Chûjô le suivit. Sa jupe de crêpe léger couleur rouille, assortie à la saison, proprement nouée à la taille, lui faisait une silhouette souple et gracieuse. Il se retourna vers elle, et la pria de rester un instant près de la balustrade de l'angle. Il la contempla, admirant son maintien impeccable et la retombée de sa chevelure.

*Je crains qu'on ne dise  
que je vais de fleur en fleur  
mais il m'est cruel  
de passer sans la cueillir  
la belle de ce matin*

— Ah, que puis-je faire ? dit-il, et comme il lui prenait la main elle répartit à l'instant, avec une parfaite aisance, en détournant le compliment :

*Vous n'attendez point  
que se lève et se dissipe  
brouillard du matin  
à croire que votre cœur  
à la fleur guère ne tient*

Et quand un jeune page de bonne mine, d'une charmante distinction, le bas de ses chausses bouffantes mouillé de rosée, s'en alla parmi les fleurs pour cueillir des belles-du-matin qu'il vint lui offrir, il eût souhaité peindre ce tableau.

Nul ne pouvait le voir, fût-ce par accident, sans en être profondément touché. Le plus fruste des montagnards qui ignorent les sentiments délicats n'éprouve-t-il point l'envie de se reposer à l'ombre des fleurs ? Ainsi, de ceux qui avaient l'honneur d'apercevoir sa radieuse apparence, il n'en était aucun qui, selon sa condition, ne formât le souhait de lui donner sa fille la plus chère, et tous ceux qui, par aventure, se trouvaient avoir une jeune sœur qu'ils ne jugeaient point trop vilaine, aussi modeste que fût leur condition, ils méditaient de la mettre à son service. À plus forte raison celles qu'il honorait, à l'occasion, d'un poème, ou qui avaient eu un aperçu de ses manières séduisantes, pour si peu qu'elles connussent le sens des choses, comment l'eussent-elles dédaigné ? Et sans doute celles-là étaient-elles désolées qu'il ne vînt chaque jour sans plus de façons.

\*

Mais au fait, notre Korémitsu était venu faire un rapport fort bien informé de l'enquête dont il avait été chargé.

— Qui est la dame, je ne l'ai pu déterminer encore. Elle prend apparemment le

plus grand soin à se tenir cachée de tous. Lorsqu'elles sont désœuvrées, les jeunes personnes viennent dans la galerie du sud, celle qui a les demi-volets, et quand on entend un bruit de char, elles épient, semble-t-il, la rue, et parfois sans doute s'y mêle celle qui paraît être la maîtresse. Encore que je n'aie fait que l'entrevoir, je la crois d'une extrême beauté. Un jour, en apercevant un char qui passait, précédé d'avant-coureurs, une fillette se précipita : « Madame Ukon ! s'écria-t-elle. Vite, venez voir ! Voici Messire le Commandant qui passe ! » À ces mots, une personne d'un certain âge sortit à son tour : « Allons, du calme ! » dit-elle, avec un geste de la main, puis : « Comment sais-tu que c'est lui ? Bon, je vais voir ! » et elle vint vers la galerie. Une sorte de passerelle mobile relie celle-ci à la maison. Dans sa hâte, elle accrocha le bas de sa robe et trébucha ; sans doute était-elle tombée de la passerelle, car elle se fâcha : « Allons bon ! c'est une chausse-trappe qu'il a construite, ce dieu de Kazuraki ! » Et l'envie d'épier la rue semblait lui avoir passé. Le seigneur était vêtu d'une casaque et des domestiques le suivaient. Les fillettes énuméraient leurs noms, et c'était ceux des domestiques et des pages du Commandant Chef du Secrétariat qu'elles citaient ainsi pour prouver leurs dires.

— J'eusse aimé voir ce char, pour m'en assurer ! déclara le Prince, qui se demandait si ce n'était pas la femme que celui-là ne parvenait à oublier ; voyant à son air qu'il brûlait d'en savoir davantage, Korémitsu ajouta :

— J'ai mené ma propre intrigue avec tant d'adresse que je connais maintenant les aîtres dans le détail ; cependant j'ai feint d'ignorer qu'il y avait là une jeune femme qui par sa façon de parler veut faire croire qu'elles sont toutes de pareille condition, et je vais et viens comme si j'étais dupe. Elles imaginent s'être bien cachées de moi, et quand l'une ou l'autre des fillettes laisse échapper un mot de travers, elles parlent d'autre chose et s'efforcent de créer l'impression qu'aucune d'elles n'est la maîtresse.

Voilà ce qu'il conta en riant.

— Quand j'irai rendre visite à dame la nonne, arrange-toi à l'occasion pour me la faire voir à la dérobée ! dit le Prince.

À en juger par la nature de la demeure qu'elle habitait, fût-ce pour un temps seulement, cette femme devait appartenir à cette classe inférieure que le Capitaine des Écuries avait traitée par le mépris. Et si jamais, avec une de celles-là, il se présentait contre toute attente quelque plaisante aventure ? songeait-il. Korémitsu, soucieux de ne lui déplaire dans la moindre chose, et qui du reste était lui-même fort expert en la matière, déploya un trésor d'ingéniosité, et se démena tant et si bien qu'il parvint à l'introduire chez elle. Décrire pareilles démarches par le menu serait fastidieux, aussi, selon notre usage, nous en abstenons-nous.

Comme le Prince n'avait pu savoir précisément qui était la femme, il avait pensé ne pas se faire connaître non plus et, contrairement à ses habitudes, se rendre chez elle à pied, dans une tenue des plus défraîchies ; Korémitsu toutefois avait estimé qu'il ne pouvait en faire si peu de cas, aussi mit-il à sa disposition son propre cheval, et lui-même l'escorta, marchant à ses côtés. Il s'en était certes défendu, disant :

— Il serait amer pour moi que l'on pût croire là-bas que le bel amant n'était qu'un misérable valet de pied !

Mais le Prince, dans son souci de n'être point reconnu, n'avait emmené avec lui que le garde qui avait servi de truchement aux belles-du-soir, ainsi qu'un unique page dont elle ne pouvait connaître le visage. Craignant que par aventure, elle ne fit le rapprochement, il évita même de faire une pause dans la maison voisine.

La femme de son côté, fort intriguée et impatiente de n'y rien comprendre, fit suivre son messenger, le fit épier lui-même sur le chemin de son retour à l'aube, et chercha à savoir où il demeurait, mais s'il sut brouiller les pistes, il n'en était pas moins épris d'elle au point de ne plus pouvoir se passer de la voir, de telle sorte que, tout en se morigénant et en se reprochant une conduite qu'il jugeait d'une légèreté indigne de son rang, il y allait de plus en plus souvent. En pareille matière, où l'homme le plus pondéré parfois perd le sens, il avait toujours su se dominer sans trop de peine, et jamais il ne s'était conduit d'une manière qui pût le faire blâmer, mais cette fois il se tourmentait d'étrange façon, impatient dès le matin d'être éloigné d'elle pour la journée ; il en était du reste parfaitement conscient, et se disait que c'était folie, qu'il n'y avait chez elle rien qui dût à ce point occuper son esprit. Elle se montrait d'une nonchalance à la fois superficielle et docile, dépourvue de profondeur et de sérieux, et malgré ses airs d'extrême jeunesse, elle n'était pas sans avoir une certaine expérience des choses de ce monde. Elle ne devait pas être de très haut parage. Qu'avait-elle donc pour l'obséder à ce point ? se demandait-il toujours et toujours. Quant à lui, il semblait prendre le plus grand soin, avec son vêtement de chasse défraîchi, à déguiser son aspect, et ne lui laissait même entrevoir son visage ; et comme il venait et repartait au cœur de la nuit, quand tout le monde reposait, pareil à ces êtres surnaturels que l'on trouve dans les vieilles légendes, elle ne pouvait se défendre d'une sourde inquiétude, mais le comportement de cet homme trahissait malgré tout, fût-ce au toucher, une évidente distinction, si bien que, tout en se demandant qui il pouvait bien être, elle reporta ses soupçons sur Korémitsu, se disant que ce devait être quelque tour de ce libertin, mais celui-ci prenait des airs innocents, et comme s'il ignorait tout de l'affaire, poursuivait, imperturbable, ses propres intrigues ; et voilà comment cette femme, parce qu'elle ne pouvait comprendre ce qui lui arrivait, en était à se faire des soucis d'étrange sorte.

Le Prince, quant à lui, se disait que s'il prenait fantaisie à la femme de tromper son attention et de disparaître, nul indice ne lui permettrait de savoir où la rechercher ; qu'il était clair que sa retraite était tout provisoire et qu'elle pouvait un jour, impossible de savoir quand, se transporter n'importe où ; que s'il eût été certain de pouvoir allègrement renoncer à elle s'il en perdait la trace, il aurait su se contenter de son bonheur présent ; mais saurait-il désormais se contenter de cela ? Il ne le pensait point. Les nuits que, craignant les indiscrets, il passait loin d'elle, lui étaient insupportables au point qu'il en souffrait ; alors l'idée lui vint de l'amener dans le plus grand secret à la Seconde Avenue ; que si par aventure le bruit s'en répandait, que même il en résultât des ennuis, alors advienne que pourrait ! Jamais encore il n'avait été épris à ce point, il devait y avoir là quelque enchaînement du destin !

— Allons deviser à loisir, en un lieu plus agréable ! dit-il, mais à cette proposition :

— C'est étrange ! Vous parlez ainsi, mais vos manières ne sont pas celles de tout le monde, vous me faites peur ! répondit-elle, comme une enfant.

— En vérité ! dit-il en souriant. L'un de nous deux doit être un renard. Hé bien, acceptez d'être ma dupe !

Il avait parlé d'un air si tendre que la femme, tout à fait subjuguée, se dit que cela se pouvait faire après tout. Qu'elle fût prête à le suivre tout de go dans une aventure l'on ne peut plus douteuse, lui parut touchant, et derechef pris d'un soup-

çon, il songea à ce que le Commandant Chef du Secrétariat avait dit du caractère de la dame à l'œillet, mais pensant qu'elle devait avoir ses raisons pour cacher son nom, il renonça à l'interroger pour s'en assurer. Il ne paraissait pas qu'elle fût capable de feindre avec lui, pour s'en détourner et se dérober à l'improviste, mais, se dit-il néanmoins, s'il devait lui arriver d'espacer ses visites, il n'était pas impossible qu'elle changeât d'avis comme avec l'autre ; il en vint même à penser, dans sa présomption, que s'il pouvait, si peu que ce fût, porter ailleurs ses affections, celle-ci ne lui en serait que plus chère.

La quinzième nuit du huitième mois, les rayons d'une lune sans nuages, filtrant par d'innombrables interstices du toit de bardeaux, éclairaient la chambre dans ses moindres recoins ; l'aspect insolite de cette demeure qui ne ressemblait guère à celles qu'il connaissait, lui plut par sa nouveauté ; mais l'aube devait être proche, car dans les maisons voisines s'élevaient des voix grossières, de rustres qui s'éveillaient :

— Ah, ce qu'il fait froid !

— Cette année, il n'y a pas grand chose à attendre des affaires, et le colportage dans la campagne n'ira pas fort non plus, je le crains !

— Maître voisin, vous m'écoutez ?

Tels étaient les propos qu'il les entendait échanger. Ils menaient tout ce tapage en se levant pour se rendre chacun à sa misérable tâche, et la femme devait être fort humiliée de cette promiscuité. Une personne qui se serait piquée d'élégance et qui eût été désireuse de se montrer sous un jour avantageux, n'eût jamais supporté de vivre dans un pareil logis. Elle cependant gardait un air détaché, et ne paraissait pas se soucier outre mesure de ce que sa situation avait de cruel, d'ennuyeux ou de pitoyable ; son maintien, ses attitudes conservaient leur dignité naïve, et par sa façon d'ignorer délibérément la nature même de la grossièreté d'un voisinage tumultueux, elle lui parut plus innocente que si elle eût rougi de fausse honte.

Plus fort que le roulement du tonnerre, s'éleva le bruit d'un mortier qui ébranlait le sol, au point qu'il crut l'entendre à son chevet. « Ah, ils nous cassent les oreilles ! » se dit-il, excédé. Pour lui qui ne connaissait pas l'origine de ce vacarme, c'était tout simplement un bruit étrange et déplaisant. Tout le heurtait en ce lieu. Même le bruit des maillets à battre la toile blanche, qui de toutes parts résonnait indistinct, et auquel se mêlaient les cris d'un vol d'oies sauvages, lui était proprement insupportable. Comme la pièce où il se trouvait était proche du rebord de la maison, il ouvrit la porte à glissières, et ensemble ils regardèrent dehors.

Dans le jardin sans profondeur, la rosée sur les gracieux bambous de Chine avait en cet endroit somme toute le même scintillement que chez lui. Mais les cris discordants des insectes, et même les grillons à l'intérieur des cloisons, pour ses oreilles accoutumées à les entendre à distance, n'étaient plus que stridence confuse et agressive, au point de lui paraître méconnaissables, et pourtant par la seule vertu d'un sentiment qui n'était de surface, toutes les fautes de goût lui semblaient pardonnables. Sur une robe blanche, elle en avait jetée une autre de couleur rose pâle, et cette silhouette sans éclat avait pour lui une grâce et une séduction infinie ; il n'y avait en elle nulle perfection sublime, mais sa fragilité, sa délicatesse, et les attitudes qu'elle prenait en lui parlant, avaient un charme qui le touchait au cœur. Il l'observait, se disant qu'il lui manquait juste un peu de force d'âme, et l'envie lui revint de la voir plus librement :

— Venez ! Je sais un endroit tout près d'ici, où nous passerons des nuits plus

tranquilles ! Il m'est par trop pénible de vous laisser en un pareil lieu, lui dit-il.

— Comment le pourrais-je ! Vous me prenez au dépourvu ! répondit-elle de son air placide.

Il lui jura que leurs liens n'étaient de ceux qui s'achèvent avec cette vie, et la confiance sans réserve avec laquelle elle accueillit ses promesses était si surprenante, si différente de tout ce qu'il avait connu, qu'il ne pouvait croire qu'elle avait l'expérience de la vie, aussi, sans plus se soucier de l'opinion d'autrui, appela-t-il Ukon, à qui il ordonna de mander son garde et de faire entrer son char. Ses femmes à elle comprirent à l'attitude du Prince que ses intentions n'étaient point vulgaires, de sorte que, malgré leurs appréhensions, elles s'en remirent à lui.

L'aube était proche maintenant. L'on n'entendait pas le chant du coq ; seule troublait le silence la voix cassée d'un vieillard qui priait, le front incliné jusqu'au sol. Il se levait et se rasseyait avec une application presque insoutenable. Avec une vive émotion, le Prince l'écoutait, se demandant ce qu'il pouvait bien espérer de ses prières en ce monde pareil à la rosée du matin, quand il se prosterna et psalmodia, car sans doute préparait-il l'ascension de la Montagne Sainte :

— Salut à Toi, ô Guide du Monde à Venir !

— Entendez-le ! Ce n'est pas de cette vie seulement qu'il est préoccupé ! dit le Prince, profondément touché.

*Sur la voie que suit  
cet ascète vous aussi  
laissez-vous guider  
et pour la vie à venir  
ne brisez des liens si forts*

Se souvenant du funeste précédent du Palais de Longue Vie, il avait préféré l'allusion au règne de Miroku à la promesse de « se prêter leurs ailes ». Et comme il lui prodiguait les assurances pour l'avenir :

*Les liens du passé  
à mon triste sort présent  
j'ai pu mesurer  
comment donc me fierais-je  
à ce qu'avenir prépare*

Ainsi ses poèmes eux-mêmes traduisaient-ils ses incertitudes. La lune s'attardait à l'horizon, et la femme hésitait encore à se laisser entraîner dans cette aventure impromptue, et tandis qu'il discourait, soudain l'astre fut caché par un nuage, et le ciel qui peu à peu s'éclairait, revêtit une pathétique beauté. Sa hâte habituelle le reprit, qui lui faisait quitter ces lieux tant qu'il n'y avait de danger d'être surpris ; coupant court, il la fit monter dans son char, et Ukon monta avec elle. Arrivé à certaine résidence toute proche, l'on alla quérir le gardien, et en l'attendant, elles purent voir l'« herbe d'oubli » qui envahissait le toit du portail délabré, et l'ombre ténébreuse des arbres. Le brouillard était dense, et l'air si humide que rien que pour

avoir soulevé les stores, leurs manches en étaient trempées.

— Je n'ai point la pratique de cette sorte d'aventures, qui je le vois, ne va pas sans inconvénients !

*D'autres avant moi  
en des temps lointains déjà  
ont erré ainsi  
par les routes de l'aurore  
que je ne savais encore*

— Mais vous-même, en avez-vous l'expérience ? dit-il. La femme timidement répondit :

*De la crête des monts  
ignorant le sentiment  
la lune qui va  
tout là-haut dans le ciel  
peut-être s'éteindra-t-elle*

Le cœur serré d'angoisse...

Elle dit, et comme elle paraissait effrayée et mal à son aise, il l'attribua à son habitude de vivre en des quartiers populeux.

Il fit entrer le char et, le temps que dans l'aile occidentale on lui eût préparé une salle, il le fit ranger le long de la balustrade. Ukon était dans le ravissement, et à part soi évoquait les souvenirs du passé. À l'empressement extrême du gardien, elle avait deviné enfin qui était le Prince. À l'heure où l'on commençait à distinguer les choses, ils descendirent de voiture. L'aménagement de la salle était sommaire, mais proprement arrangé.

— Monseigneur est venu sans domestiques ! Il ne sera point servi comme il conviendrait !

Ce disant, le gardien qui était de ses hommes de confiance et qui avait servi aussi à la résidence du Ministre, vint plus près, et lui fit dire :

— Dois-je faire venir le personnel nécessaire ?

Mais le Prince lui fit recommander la discrétion :

— C'est à dessein que j'ai choisi une maison cachée, où nul ne viendrait me déranger. Qu'il garde le secret pour lui seul !

L'homme avait en hâte fait préparer le riz, mais il n'y avait personne pour faire le service, et il avait du mal à suffire à la tâche. En ce gîte improvisé ainsi qu'en voyage, expérience pour lui insolite, le Prince renouvela ses tendres serments, intarissables comme le cours de la Rivière des Longs Soupirs.

Le soleil était haut dans le ciel lorsqu'il se leva, et de sa propre main souleva le treillis. Le jardin était à l'abandon, il n'y avait âme qui vive, et aussi loin que portait le regard, il n'y avait que des groupes d'arbres dont l'aspect vétuste avait quelque chose de repoussant. Plus près, nul arbre ni plante qui attirât le regard, mais rien

que les herbes sauvages de l'automne, et comme l'étang lui-même était enseveli sous les herbes aquatiques, le tout avait un air lugubre. Les communs sans doute devaient être habités, mais ils étaient construits à l'écart.

— L'endroit n'est certes pas gai ! dit-il. Mais après tout, ce ne sont pas les démons que je crains !

Il lui avait jusque-là toujours caché son visage, mais comme la femme semblait en être offensée, il se dit qu'en vérité, au point où ils en étaient, pareille défiance n'était plus de mise :

*La fleur qui s'éploie  
sous la rosée vespérale  
le destin un jour  
a voulu que l'aperçûtes  
au hasard des grands chemins*

Parée de l'éclat de la rosée, que vous en semble ?

À ces mots, elle lui coula un regard de côté, et dit à mi-voix :

*Si j'avais trouvé  
de l'éclat à la rosée  
des belles-du-soir  
ce n'était qu'une illusion  
de l'heure crépusculaire*

Il trouva le trait plaisant. Quant à elle, en vérité, son abandon soudain et son incomparable beauté la fascinaient d'autant plus qu'ils contrastaient avec la nature des lieux.

— C'est votre inflexible défiance qui m'avait déterminé à ne point vous montrer mon visage. Mais à présent, dites-moi du moins votre nom ! Car vous me faites peur !

Elle éluda cependant :

— Je suis une fille de pêcheur...

Ce refus de se laisser aller lui parut pure coquetterie.

— Soit ! Je n'ai que ce que je mérite ! dit-il, vexé, ce qui ne l'empêcha nullement de passer tout le jour en tendre devis. Korémitsu qui avait réussi à découvrir leur retraite, vint apporter des provisions. Comme il craignait les reproches que pourrait lui faire Ukon, il évita de venir trop près. Trouvant curieux que le Prince se fût laissé entraîner si loin, il en avait conclu que la femme devait avoir des charmes puissants et il en était à déplorer sa propre générosité qui lui avait fait céder la place, alors qu'il eût parfaitement pu l'obtenir pour lui-même.

Le Prince contemplait le ciel du soir, serein au-delà de toute expression, et comme la femme était vaguement effrayée de l'obscurité qui envahissait la pièce, il releva le store extérieur, puis s'allongea à ses côtés. Ils échangeaient de longs regards dans la lumière crépusculaire, et la femme, en dépit des appréhensions que suscitait en elle pareille aventure, en oubliait toutes ses peines ; et de la voir enfin

s'abandonner un peu, il la trouva charmante. Elle resta étendue à ses côtés jusqu'à la tombée de la nuit ; de nouveau elle semblait prise d'une terreur enfantine qui faisait pitié. Il se hâta de descendre les treillis, et fit porter les lampes.

— Vous semblez avoir surmonté vos réticences, mais au fond de votre cœur vous restez sur vos gardes, voilà qui m'est cruel ! dit-il d'un ton de reproche.

Il s'avisa soudain qu'au Palais, l'Empereur peut-être l'avait demandé. Où pouvait-on bien l'avoir cherché ? Autre chose encore l'inquiétait : du côté de la Sixième Avenue, combien devait-on se tourmenter ! Qu'il fût haï serait fâcheux, mais bien compréhensible, se disait-il non sans remords. Et touché par l'abandon sans arrière-pensée de celle-ci, il la comparait malgré lui à celle-là que l'excès de sa passion rendait fastidieuse, au point qu'il était tenté de s'en écarter pour quelque temps.

Plus tard dans la nuit, il s'était assoupi, quand il vit, assise à son chevet, une femme d'une très grande beauté qui lui dit :

— Moi qui vous trouvais si aimable, vous ne songez à me venir voir, et vous menez avec vous cette personne que rien ne distingue, et lui accordez votre faveur : quelle désillusion pour moi, et quelle cruauté !

Et ce disant, elle parut vouloir secouer celle qui était à ses côtés. Il eut le sentiment d'un péril imminent et, réveillé en sursaut, constata que la lampe s'était éteinte. Une angoisse le saisit, et il dégaina son sabre qu'il posa à son chevet, puis il appela Ukon. Celle-ci se présenta, l'air terrifié elle aussi.

— Appelez le veilleur qui est dans le passage couvert, et dites-lui d'apporter une torche, lui ordonna-t-il.

— Comment irai-je ? Il fait noir ? dit-elle.

— Quelle enfant vous faites ! dit-il en riant, mais quand il frappa dans ses mains, seul l'écho lui répondit, lugubre.

Personne ne vint à son appel ; la dame cependant, éperdue, tremblait de tous ses membres, tandis qu'il se demandait que faire. Elle était trempée de sueur et semblait avoir perdu conscience.

— Elle qui est sujette à des terreurs sans raison, qu'a-t-elle bien pu imaginer ? dit Ukon.

Le Prince, ému de pitié, songea à son extrême abattement, et à son air égaré même en plein jour :

— Je vais aller réveiller quelqu'un, dit-il. Cela m'agace de n'entendre que l'écho quand je frappe dans mes mains. Restez près d'elle un instant.

Il fit donc approcher Ukon, et lui-même alla jusqu'à la porte couplée de l'ouest ; il poussa le vantail, et vit que les lampes du passage couvert étaient éteintes elles aussi. Il y passait un léger courant d'air, et les quelques hommes qui étaient de service étaient tous couchés. Il y avait là, outre le fils du gardien de cette résidence, qui était de ses familiers, un page et le garde qui d'ordinaire l'escortait. Il appela le jeune homme qui répondit, et quand il se fut levé :

— Apporte-moi une torche ? Dis au garde qu'il fasse sonner la corde de son arc, et qu'il s'annonce sans relâche à pleine voix. Comment peut-on dormir si tranquillement en un lieu désert ? Et Korémitsu no Ason, n'était-il pas venu ? demanda-t-il.

— Il était là en effet, mais il est reparti disant que, puisqu'il n'y avait pas d'ordres, il reviendrait à l'aube pour raccompagner Monseigneur.

Le jeune homme qui parlait ainsi était de la garde du Takiguchi, aussi, tout en faisant sonner adroitement la corde de son arc, et en criant : « Prenez garde au feu ! » se dirigea-t-il vers l'habitation du gardien. Le Prince songea au Palais ; l'appel des officiers de Cour devait être achevé, c'était l'heure à présent de l'appel des hommes de garde du Takiguchi, estima-t-il, car la nuit n'était pas très avancée encore. Il rentra et, à tâtons, constata que la dame était toujours étendue dans la même position ; Ukon était couchée à ses côtés, face contre terre.

— Qu'est-ce à dire ? Vous vous conduisez comme une folle ! Sans doute êtes-vous terrifiée à l'idée qu'en ce lieu désert quelque renard cherche à vous effrayer. Tant que je serai là, vous n'avez rien à craindre de cette sorte ! dit-il en la relevant.

— J'ai eu si peur ! J'en avais mal au cœur, alors je me suis jetée à terre. Et Madame, quelle a dû être sa frayeur ! dit-elle.

— En effet ! Mais pourquoi donc ?

Il la toucha : le souffle était imperceptible. Il l'attira à lui, mais elle était molle et semblait avoir perdu connaissance ; elle était si enfantine, se serait-elle laissé surprendre par quelque entité démoniaque, se demanda-t-il dans son désarroi. L'homme apportait une torche. Comme Ukon paraissait, elle aussi, incapable de se mouvoir, il tira lui-même le rideau à portée de sa main.

— Allons, apporte ! ordonna-t-il.

Intimidé, dans ces circonstances inhabituelles, l'homme n'osait venir plus près, ni même franchir le seuil.

— Allons, apporte donc ! Trêve de cérémonies !

Il approcha la torche, et c'est alors qu'il aperçut, tout contre le chevet, cette silhouette féminine qu'il avait vue en rêve et qui disparut aussitôt. Dans les dits de jadis il était question de pareilles aventures, se dit-il avec horreur ; cependant il était si préoccupé par le sort de la femme qu'il était incapable de penser au danger qu'il pouvait courir lui-même ; il s'étendit donc à ses côtés et la secoua, mais elle était glacée et ne respirait plus du tout. Toute parole était superflue. Il n'y avait là personne à qui il pût se confier : un moine eût été tout indiqué en pareille occurrence... Il avait montré de l'assurance jusque-là, mais il était bien jeune encore, et quand il la vit inanimée, il en fut tout désemparé ; il la prit dans ses bras :

— Madame, revenez à vous ! Épargnez-moi ce terrible malheur ! s'écria-t-il, mais elle était toute froide, et son aspect devenait effrayant.

Ukon, jusque-là figée par la terreur, soudain prit conscience et se mit à pleurer d'abondance. Se souvenant de l'histoire du démon qui au Pavillon du Sud avait voulu effrayer certain ministre, il reprit courage :

— Malgré les apparences, je ne pense pas qu'elle soit morte ! Ne poussez pas ces cris affreux dans la nuit ! Allons, calmez-vous !

Ainsi la reconfortait-il, mais la soudaineté de l'accident l'avait lui-même frappé de stupeur. Il fit venir l'homme :

— Il y a là une personne qui semble malade pour avoir été attaquée par quelque être mystérieux ; va donner ordre que l'on aille sur l'heure à l'endroit où loge Korémitsu no Ason, et qu'on lui dise de venir au plus vite ; si l'abbé Untel s'y trouve en ce moment, qu'on le prie discrètement de venir céans. Et que l'on se garde d'effrayer la dame nonne en lui laissant entendre cela. Car c'est une personne qui n'approuve pas les escapades de ce genre !

Il avait dit cela avec une apparente assurance, mais l'angoisse le tenaillait : à la

pensée qu'il avait peut-être causé la mort de cette femme s'ajoutait l'horreur sans pareille qui régnait à l'entour.

Passé la minuit, le vent avait redoublé de violence. Un gémissement plus lugubre que jamais s'élevait de la masse épaisse des pins, et un oiseau étrange, en qui il crut reconnaître un hibou, poussait son cri caverneux. Son esprit était en plein désarroi, et nulle part dans ce désert sinistre ne sonnait la moindre voix humaine. Qu'était-ce donc qui l'avait poussé à choisir ce logis désolé ? se disait-il, mais les regrets ne servaient plus de rien. Ukon, tout éperdue, se pressait contre lui, tremblant de tout son corps comme si elle allait mourir de frayeur ! Qu'allait-il advenir de celle-ci ? Hors de lui, il la saisit dans ses bras. Puisqu'il était le seul à rester maître de lui, ne pouvait-il donc trouver une idée ? La lampe clignotait obscurément ; au-delà des paravents dressés à la lisière de la grande salle, des ombres, lui semblait-il, s'agitaient ici ou là ; des pas feutrés faisaient craquer le plancher ; cela s'approchait par derrière maintenant ! Ah, vite, que vienne Korémitsu ! Mais c'était un coureur, et le temps qu'on le cherche d'un côté ou de l'autre, il lui faudrait vivre cette éternité, longue comme mille nuits, qui le séparait de l'heure où le ciel s'éclaire !

Enfin le chant du coq retentit au loin ; par quel enchaînement du destin avait-il pu s'exposer, au péril de sa vie, à pareille male aventure ? Il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même si, en châtement d'une entreprise inconvenante, indigne de son rang, cette histoire devait être citée en exemple pour le passé et le futur ! Quelque précaution que l'on prenne, rien en ce monde ne demeure caché : et d'abord l'Empereur le saurait, tous en parleraient, et les garnements de la Ville en feraient des gorges chaudes ! Lui fallait-il donc désormais porter la réputation d'un sot ? Telles étaient les pensées qu'il retournait dans son esprit.

Enfin Korémitsu no Ason se présenta. Il lui en voulut de s'être absenté, et pis encore, d'avoir tardé à répondre à son appel juste cette nuit-là, lui qui à toute heure de la nuit et du jour se tenait à sa disposition ; cependant quand on l'eût fait entrer, il voulut lui parler, mais il était si accablé qu'il fut sur le moment incapable de proférer une parole. Ukon, lorsqu'elle entendit la voix de Korémitsu, se souvint de toute l'affaire depuis le premier jour, et fondit en larmes ; le Prince cette fois n'y résista plus : il avait fait effort jusque-là pour rester maître de lui, et il l'avait soutenue, mais, soulagé par la venue de l'homme, à son tour il s'abandonnait à son affliction. Un bon moment, il laissa couler des larmes qu'il ne pouvait plus contenir. Enfin, un peu calmé, il dit :

— Il s'est produit céans d'étranges événements ! Horribles plus que je ne saurais dire ! Sachant qu'en pareille occurrence il convenait de lire les Écritures, c'est pour cela, et aussi pour faire dire des prières que je t'avais fait dire d'amener l'Abbé...

— Il est remonté hier à la Montagne. Mais au fait, bien rares sont les accidents de cette sorte ! Sans doute était-elle déjà sujette à ce mal dans le passé ?

— Non, rien de tel ! dit le Prince, et il pleura tant, que l'autre qui l'avait vue si plaisante et si charmante, en fut si affligé que lui aussi se mit à sangloter.

Voilà qui était bel et bon, mais un homme d'âge, endurci par les vicissitudes de la vie, eût été en pareille occurrence de plus grand secours. Or, jeunes autant l'un que l'autre, ils ne savaient que faire ; Korémitsu cependant se reprit :

— Il serait fort embarrassant que le gardien de cette résidence fût mis dans le secret. Lui-même sans doute est sûr. Mais il peut se trouver des gens de sa famille pour laisser filtrer la chose sans penser à mal. Avant tout, il nous faut quitter cette maison !

— Soit, mais où trouverons-nous un endroit plus désert que celui-ci ? dit le Prince.

— Il est vrai ! Chez elle, ses femmes s'affligeraient et se lamenteraient tant et si bien que dans ce quartier peuplé, tout le monde en parlerait, de sorte que la chose s'ébruiterait d'elle-même. C'est dans un monastère de montagne, où pareilles cérémonies sont chose courante, que je m'en vais régler l'affaire de façon à l'étouffer, dit Korémitsu ; il réfléchit un instant, puis :

— Du côté des Montagnes de l'Est vit une femme que j'ai connue jadis, et qui est entrée en religion ; c'est là que je vais la porter. Elle a été la nourrice de mon père, et elle est maintenant très vieille. Les alentours peuvent paraître fréquentés, mais l'endroit est en fait très discret, dit-il.

À la faveur de la pénombre qui régnait encore, il fit approcher le char. Comme le Prince semblait hors d'état de soulever le corps, Korémitsu enroula celui-ci dans un tapis et le déposa dans la voiture. Elle était toute menue, et jusque dans la mort, elle conservait un air gracieux qui en conjurait l'horreur. Il n'avait pas serré assez, si bien que la chevelure s'était répandue, et le Prince, éperdu, les yeux brouillés de larmes, au comble de la détresse, voulut, advienne que pourrait, suivre jusqu'au bout, mais Korémitsu :

— Vite, prenez un cheval, et retournez à la Seconde Avenue, avant qu'il n'y ait trop de monde dehors !

Il dit, et fit monter Ukon, puis, ayant présenté son cheval au Prince, chausses retroussées, il escorta le char à pied ; c'était, à dire vrai, un étrange cortège, mais pour avoir vu le désarroi de son maître, il était décidé à l'aider quoi qu'il en coûtât ; le Prince, de son côté, était arrivé chez lui, incapable de rassembler ses idées et presque inconscient. Ses gens s'inquiétaient :

— D'où venez-vous donc ? Vous semblez malade !

Mais il se retira derrière les rideaux, et s'efforça de réfléchir calmement ; son affliction cependant l'emportait : ah, pourquoi donc n'était-il pas monté avec elle ? À supposer qu'elle revînt à la vie, quel serait son sentiment ? Elle penserait avec amertume qu'il l'avait abandonnée ! Et tel était son désarroi qu'il crut étouffer de chagrin. La tête lui faisait mal, il se sentait fiévreux, il souffrait cruellement et dans son trouble, il se demandait s'il n'allait pas mourir lui aussi. Le soleil était déjà haut dans le ciel, mais il ne s'était pas levé encore, ce que ses gens trouvaient étrange ; on le pressa de prendre du gruau, mais il restait là dolent et complètement abattu, quand du Palais l'on vint aux nouvelles. L'on n'avait pu le découvrir la veille, de sorte que l'Empereur s'en était inquiété. Les jeunes seigneurs fils du Ministre se firent annoncer, mais il ne laissa entrer que le Commandant, pour un instant seulement, et lui parla à travers le store.

— Ma nourrice qui était gravement malade depuis la cinquième lune, s'était fait raser la tête et conférer les Défenses ; il avait semblé que ce fût efficace, car elle revenait à la vie, et puis le mal reprit et elle déclina rapidement. Comme elle avait exprimé le désir de me revoir une dernière fois, je m'y rendis, ne voulant point que celle qui m'avait été dévouée depuis ma plus tendre enfance pût à l'heure suprême me croire indifférent ; c'est alors qu'un domestique de cette maison, qui était malade, trépassa soudain, avant qu'on ait pu l'en faire sortir ; par égard pour moi, on attendit la nuit pour emporter le corps, ce que je ne sus que plus tard, de sorte que, considérant qu'en cette période de fêtes ma présence serait néfaste, je me suis abstenu de paraître à la Cour. Et de plus, depuis ce matin, j'ai dû prendre un mal de

gorge, et je souffre de violents maux de tête, aussi vous prié-je de me pardonner mon incorrection ! dit-il, et le Commandant :

— Soit, je vais en faire mon rapport à Sa Majesté ! Hier au soir, à l'heure de ses divertissements, Elle a daigné gracieusement s'enquérir de vous, et semblait indisposée de votre absence.

Il dit, puis se ravisant, il ajouta :

— De quelle sorte peut bien avoir été la fatale rencontre que vous avez faite ? je ne puis croire que le conte que vous venez de me servir soit véridique !

Saisi, le Prince répliqua :

— Que vous importent les détails ? Contentez-vous de rapporter à Sa Majesté que j'ai été à l'improviste exposé à une souillure. Et que j'en suis fort contrarié !

Il avait dit cela d'un ton sec, mais en son for intérieur, quand il pensait à l'irré-médiable malheur, il se sentait misérable, aussi ne voulut-il plus voir personne. Il fit cependant mander le Secrétaire Référendaire, et le pria d'informer Sa Majesté dans les formes. À la résidence du Ministre de même, il fit tenir un message annonçant qu'il ne pouvait s'y rendre pour telle raison.

À la tombée du jour, Korémitsu se présenta. Le Prince ayant déclaré qu'il était en état de souillure, tous les visiteurs s'en étaient allés sans s'attarder, de sorte qu'il y avait peu de monde. Il le fit approcher :

— Qu'en est-il ? T'es-tu assuré qu'elle était bien morte ?

Ce disant, il avait couvert son visage de sa manche et fondu en larmes. Korémitsu, pleurant lui aussi, dit :

— Il semble bien qu'à présent ç'en soit fini ! Il était inutile que je reste plus longtemps enfermé... Demain est un jour qui convient aux funérailles, je me suis donc entendu pour tout avec un vieux moine fort vénérable de ma connaissance.

— Et la femme qui l'accompagnait, dit le Prince, qu'en est-il advenu ?

— Celle-là, il se pourrait bien qu'elle non plus ne vive ! Elle délire et crie qu'elle ne survivra point, et ce matin, j'ai bien cru qu'elle allait se jeter dans un ravin. Elle voulait annoncer la chose aux gens de sa maison, mais je lui ai conseillé de se calmer d'abord, et d'y réfléchir à tête reposée.

À ce récit, le Prince, fort affligé, observa :

— Moi de même, je me sens très mal en point, et je me demande ce qu'il en adviendra !

— Que craignez-vous donc encore ? Rien n'arrive qui ne doive arriver ! Je pense qu'il faut éviter que la chose ne s'ébruite, donc, laissez-moi m'en occuper, je me charge de tout ! dit Korémitsu.

— Très juste ! Mais j'ai beau m'en persuader, d'avoir par pure frivolité causé la perte de cette femme, j'en porterai la faute, et cela est rude ! N'en parle pas à Shô-shô no Myôbu ! Et moins encore à Dame la Nonne, qui réprouve pareilles aventures, car j'en serais rempli de honte ! dit le Prince, lui commandant le silence.

— Bien sûr ! Aux moines aussi du reste, j'ai raconté une autre histoire, inventée de toute pièce.

D'ouïr cela le rassura. Ses femmes qui avaient surpris des bribes de la conversation, se demandaient, vaguement inquiètes ce que signifiait cette étrange conduite : parlant de souillure, il ne s'était pas rendu au Palais ; et maintenant, le voilà à chuchoter et à gémir.

— Encore une fois, fais en sorte que tout se passe sans encombre !

Et de faire ses recommandations pour la cérémonie, mais :

— De quoi vous inquiétez-vous ? Point n'est besoin de faire tant d'embarras ! dit Korémitsu, et il se disposa à partir, ce qui affligea fort le Prince :

— Sans doute le jugeras-tu inopportun, mais si je ne vois son corps une dernière fois, je m'en voudrai terriblement ; je vais y aller à cheval ! dit-il, et l'autre, encore qu'il trouvât cela tout à fait déplacé :

— Si c'est là votre idée, je n'y puis mais ! Cela dit, faites vite, que vous soyez de retour avant la fin de la nuit !

Il dit, et le Prince, s'étant vêtu du costume de chasse dont il usait ces temps-ci pour se travestir, sortit avec lui. Il était d'humeur sombre et sa douleur était insoutenable, aussi, à l'instant de s'engager sur cette voie funèbre, instruit par la périlleuse aventure qu'il venait de vivre, se tourmentait-il à l'idée de ce qui pouvait advenir encore ; toutefois, son affliction l'emportant, il se ressaisit, se disant que s'il ne voyait le corps maintenant, en nulle autre vie il ne la reverrait jamais telle qu'elle avait été, et suivi de ses ordinaires, Korémitsu et le garde, il s'en fut. Le chemin lui parut long.

La lune, à son dix-septième jour, s'était levée et, vers le lit de la rivière, à la lueur incertaine des torches des avant-coureurs, l'on distinguait la nécropole de Toribéno au loin, mais cette vision funeste le laissait indifférent, et c'est dans cet état de stupeur effarée qu'il arriva à destination. Dans ces parages, sinistres déjà par eux-mêmes, se dressait une chapelle, à côté d'une cabane couverte de bardeaux, demeure de la nonne qui vivait là en dévotions ; tout cela était fort poignant. La lueur des lampes filtrait par les interstices. Dans la cabane, une femme, seule, ne faisait que sangloter ; à l'extérieur, deux ou trois moines conversaient, tout en psalmodiant les invocations aux bouddhas d'une voix à dessein étouffée. Dans les monastères, les rites de la première veille de nuit étaient partout achevés, et le silence était total. Du côté de Kiyomizu l'on apercevait de multiples lumières, et il semblait y avoir un grand concours de gens. Quand le moine de haute vertu, fils de cette dame nonne, se mit à lire les Écritures d'une voix saisissante, le Prince ne peut retenir ses larmes. Il entra : la lampe tournée de l'autre côté, Ukon gisait à terre, séparée du corps par un paravent. Quel devait être son désarroi ! se dit-il en la voyant. Le cadavre ne lui inspira nul sentiment d'horreur, ses formes étaient gracieuses encore, et n'avaient subi la moindre altération. Il lui prit la main :

— Une dernière fois, laissez-moi du moins entendre votre voix ! Quelque lien d'une vie passée sans doute nous rapprocha ! Moi qui, pour trop peu de temps, vous ai chérie de tout mon cœur, m'abandonner ainsi et me livrer au désespoir, ah c'en est trop vraiment ! dit-il, et sans plus contenir sa voix, il pleura sans fin.

Encore qu'ils ignorassent qui il était, les moines, frappés par sa douleur, tous laissèrent couler leurs larmes. S'adressant à Ukon :

— Allons, lui dit-il, venez à la Seconde Avenue ! Mais elle :

— De longues années durant, depuis sa prime enfance, jamais je ne l'ai quittée un seul instant, toujours je fus à ses côtés : comment puis-je la quitter soudain ? Où donc irais-je ? Comment dirais-je à ses gens ce qu'il en est advenu ? Tout cela est bien affligeant déjà pour moi ; s'ils devaient en outre m'en accuser à grands cris, ce serait épouvantable ! dit-elle en pleurant, éperdue de douleur. Mieux vaut que je la suive, à la fumée de son bûcher mêlée !

— Je vous comprends certes, mais ainsi va le monde ! Il n'est de séparation qui soit sans douleur ! Que ce soit d'une façon ou de l'autre, toute vie pareillement connaît son terme ! Ressaisissez-vous donc, et fiez-vous à moi !

Il avait beau la raisonner ainsi, comme il ajoutait aussitôt :

— Moi qui vous parle de la sorte, j'ai le sentiment que je n'en sortirai point vivant !, il n'inspirait guère la confiance.

Korémitsu lui dit :

— La nuit ne va pas tarder à s'éclairer. Vite, retournez-vous en !

Lors, sans pouvoir détourner les yeux, le cœur étreint, il ressortit. Par les chemins couverts de rosée, dans l'épais brouillard du matin, il s'en allait éperdu. Il l'avait vue étendue, telle qu'elle était de son vivant, vêtue encore de sa propre robe rouge carmin qu'il lui avait donnée en échange de la sienne, et tout au long de la route il se demanda de quels liens noués en une autre existence ce pouvait être le signe. Comme il semblait hors d'état de tenir solidement sur son cheval, Korémitsu le suivait toujours, prêt à lui porter secours quand, du côté de la digue, il se laissa glisser à bas de sa monture, et se sentant défaillir, il dit :

— Je crois que je vais m'écrouler sur ce chemin ! J'ai le sentiment que je n'arriverai jamais à destination !

Korémitsu, fort troublé lui aussi, se dit qu'il eût mieux fait de refuser fermement, quoi qu'il pût dire, de l'entraîner dans une pareille aventure, et dans son désarroi, il se purifia les mains dans l'eau de la rivière, et se mit à implorer Kan-non de Kiyomizu, car il ne savait plus que faire. Le Prince de même, qui s'était ressaisi au prix d'un violent effort, du fond de son cœur implora les bouddhas, puis, soutenu par son compagnon, il s'en revint à la résidence de la Seconde Avenue. Ses femmes, intriguées par ces pérégrinations au cœur de la nuit, se lamentaient à qui mieux mieux :

— Quelle étrange conduite ! Déjà ces derniers temps, il ne tenait plus en place et sortait plus fréquemment qu'à l'ordinaire ; hier il paraissait fort souffrant : comment peut-il malgré cela s'en aller traîner encore de la sorte ?

Il resta couché, vraiment malade cette fois et en l'espace de deux ou trois jours, il s'affaiblit considérablement. Quand la chose se sut au Palais, la désolation fut à son comble. De tous côtés les prières s'élevèrent, sans repos ni trêve. De célébrations, exorcismes, conjurations, il s'en fit plus que je ne saurais dire. L'émotion était générale : cet être incomparable, doué des qualités les plus rares, pouvait-il demeurer longtemps en ce monde ? Malgré ses souffrances, il avait fait venir Ukon, lui avait donné une chambre près de la sienne et l'avait prise à son service. Korémitsu, dominant son propre désarroi, s'était montré plein de prévenances pour elle, car il pensait qu'elle devait être tout désemparée. Le Prince, chaque fois que son mal lui laissait le moindre répit, la faisait mander pour lui confier quelque tâche, de sorte que très vite elle se familiarisait avec la maisonnée. Toujours vêtue de noir et sans grande beauté, c'était pourtant une jeune personne nullement déplaisante.

— Pris dans les rêts d'un destin qui fit étrangement brèves nos amours, sans doute ne serai-je plus longtemps de ce monde. Pour vous consoler de la détresse que vous devez éprouver d'avoir perdu celle qui des années durant fut votre recours, je me proposais, s'il m'était donné de survivre, de pourvoir à vos besoins. Qu'il me faille à mon tour sous peu la suivre, je le regrette pour vous ! lui disait-il en confidence, et il pleurait si piteusement qu'elle en oubliait l'irréparable pour le plaindre.

Les gens de la résidence erraient sans plus savoir où ils posaient le pied. Les messagers du Palais se suivaient plus dru que traits de pluie. Quand il sut l'affliction de Sa Majesté, il en fut tout confus, et il s'efforça de se montrer plus ferme. Le Ministre lui aussi s'empressait et jour après jour venait le voir, tout en faisant procéder à des rites divers, sous l'effet desquels peut-être, après une vingtaine de jours, son mal, en dépit de son extrême gravité, parut en voie de se relâcher sans laisser de séquelles particulières. Et comme en même temps s'achevait la période de souillure, une nuit, par égard pour l'inquiétude de Sa Majesté, il regagna ses appartements de service au Palais. Le Ministre lui envoya son propre char pour le reprendre, et procéda aux rites de purification avec des attentions si minutieuses qu'elles en étaient importunes. Pour un temps, dans son égarement, il lui sembla être revenu dans un monde tout autre que celui qu'il avait connu.

Environ le vingtième jour de la neuvième lune, son mal céda définitivement ; son visage était terriblement émacié, mais il n'en était que plus séduisant ; il restait de longs moments le regard perdu, puis éclatait en bruyants sanglots. Certaines des femmes le regardaient d'un air soupçonneux ; d'autres disaient que ce devait être quelque esprit qui le tourmentait. Il faisait appeler Ukon, et le soir, dans le crépuscule serein, il s'entretenait avec elle :

— Il est une chose qui me laisse perplexe ! Pourquoi donc se cachait-elle de moi, refusant de me laisser savoir qui elle était ? À supposer même qu'elle fût véritablement une « fille de pêcheur », cet éloignement qu'elle me témoignait, ignorant délibérément l'étendue de ma passion, voilà qui me fut cruel ! lui dit-il, et elle :

— Quelle raison aurait-elle eue de se cacher de vous à tout prix ? Mais quand donc eût-elle trouvé l'occasion de vous dire un nom qui n'eût rien signifié pour vous ? Dès le départ, votre attitude fut étrange, au point qu'elle me disait qu'elle n'avait point le sentiment que tout cela fût réel, et si elle admettait que le secret de votre nom vous devait être imposé par votre condition, elle ne s'en affligeait pas moins de la désinvolture à son égard qu'impliquait ce mystère.

— Bien sottement nous fimes assaut d'obstination ! Pour moi, jamais je n'ai voulu garder mes distances ! C'était tout simplement que je n'étais point accoutumé encore à encourir de la sorte la réprobation du monde. Ma position m'oblige à prendre garde à mille choses, à commencer par les admonestations de Sa Majesté, et le plus innocent badinage prend une importance démesurée ; or dans cette situation inconfortable qui est la mienne, que dès le soir de la rencontre imprévue, étrangement mon cœur s'y soit attaché, qu'il ait fallu qu'à tout prix je la voie, ce devait être, me dis-je, l'effet d'un fatal destin, et cette pensée m'est douce à la fois et cruelle. S'il ne s'était agi que d'une brève liaison, comment pouvait-elle m'être devenue chère à ce point ? Maintenant, dites-moi tout ! Que pourriez-vous me celer à cette heure ? Et quand, de sept en sept jours, je fais exécuter les images des bouddhas, à qui dois-je, du fond de mon cœur, les dédier ? dit-il et lors :

— Pourquoi garderais-je mes distances en effet ? Encore que je ne veuille parler à la légère après sa mort de ce dont elle-même avait fait mystère de son vivant... Ses parents étaient tôt disparus. Son père était Commandant de la Garde, du Troisième Rang. Il avait pour elle une grande affection, mais déçu sans doute par la médiocrité de sa position, la vie même lui était devenue insupportable ; après quoi, par une rencontre fortuite, le Commandant Chef du Secrétariat, au temps qu'il n'était encore que Capitaine, la découvrit, et pendant près de trois années, il vint la voir avec toutes les apparences d'un sentiment sincère, quand, à l'automne de l'an der-

nier, de chez le Ministre de la Droite lui parvinrent des menaces fort précises, si bien que, par nature portée à s’effrayer sans réfléchir, elle se crut perdue, et se réfugia dans l’ouest de la Ville, chez sa nourrice qui habitait là. L’endroit était dépourvu d’agrément et elle s’y morfondait, aussi décida-t-elle de gagner une retraite de montagne, mais comme celle-ci, à partir de cette année, se trouvait dans une direction néfaste, elle s’établit, à seule fin de tourner l’interdit, en un lieu indigne d’elle, et que ce fût là que vous l’eussiez découverte dut certes la contrarier. Elle était secrète plus que personne au monde, et la pensée que l’on pût surprendre ses préoccupations l’emplissait de confusion, si bien qu’elle se présentait à vous sous des dehors de feinte insouciance.

À ce récit, il fit le rapprochement : c’était bien cela ! Son émotion croissait :

— L’enfant dont le Commandant s’affligeait d’avoir perdu la trace, il était donc de celle-là ? demanda-t-il.

— En effet ! Il était né au printemps de l’avant-dernière année. C’était une fille, et fort mignonne, dit-elle.

— Eh bien, où donc est-elle ? Sans le faire savoir à qui que ce soit, faites que je puisse l’adopter ! Je le ferai avec une grande joie, car elle me rappellera le souvenir de celle qui disparut si piteusement ! dit-il, et il ajouta :

— Je devrais certes rapporter tout cela à ce Commandant, mais ce serait m’exposer à de vaines récriminations. De toute manière, je n’aurai aucune difficulté à l’élever. S’il y a avec elle quelque nourrice ou autre, amenez-les moi sous un prétexte quelconque !

À ce discours :

— Si cela se pouvait, ce me serait une grande joie ! Ce serait pitié qu’elle dût grandir là-bas, dans l’ouest de la Ville. C’était parce qu’il n’y avait personne qui pût s’en occuper convenablement, qu’on l’y avait emmenée, dit-elle.

Dans le silence du crépuscule, sous un ciel aux couleurs poignantes, parmi les herbes sèches du jardin, quelques insectes chantaient encore d’une voix ténue, et le feuillage des arbres déjà se colorait par endroits ; elle parcourait des yeux ce paysage enchanteur que l’on eût dit composé par un peintre : quel plaisant emploi elle avait trouvé là, contre tout espoir ! se disait-elle, et le souvenir du logis aux belles-soir l’emplissait de confusion. Dans un bosquet de bambous, des pigeons, de ceux que l’on dit « domestiques », faisaient entendre leur roucoulement saccadé ; il se souvint de la terreur qui avait saisi la femme, quand dans cette résidence, là-bas, cet autre oiseau avait crié, et la gracieuse image se présenta à son esprit :

— Quel âge pouvait-elle avoir ? Elle m’avait paru étrangement fragile, comme si elle n’eût été de ce monde : c’était bien le signe qu’elle n’avait plus longtemps à vivre ! dit-il.

— Elle devait être dans sa dix-neuvième année. Votre servante Ukon était la fille de sa défunte nourrice, une orpheline que le seigneur du Troisième Rang avait prise en amitié et élevée en compagnie de sa propre fille : au souvenir de ses bontés, comment lui pourrait-elle survivre ? À trop s’attacher à quelqu’un, l’on se prépare d’amers regrets. Et c’est à elle qui paraissait si désemparée, que j’avais lié mon sort, avec elle que de longues années durant j’ai vécu ! dit-elle.

— Ce sont précisément ces airs désemparés qui font le charme de la femme ! Une prude inflexible est fort peu séduisante ! Pour qui, comme moi, n’est de nature ni ombrageux, ni vétilleux, il suffit qu’une femme soit douce et qu’elle ne pêche

jamais que par entraînement ; si de plus elle est discrète et docile aux humeurs de celui qui s’intéresse à elle, elle sera choyée, et pour peu qu’il s’emploie à corriger ses défauts selon ses propres vues, elle lui en sera d’autant plus chère, dit-il.

— Quel crève-cœur, quand je pense qu’elle n’était guère éloignée de l’idéal que vous venez de décrire ! s’écria-t-elle, et de fondre en larmes.

Le ciel était couvert de nuages, le vent était glacial ; perdu dans ses réflexions, il murmura :

*Celle que j’aimais  
en fumée s’en est allée  
nuage du soir  
obstinément contemplé  
dans un ciel lors familier*

Mais elle ne sut donner la réplique. Que si sa maîtresse avait pu jouir de cette heure, en pareil lieu ! songeait-elle, le cœur serré. Quant à lui, même le souvenir du bruit des maillets qui avait écorché ses oreilles, lui était cher maintenant : « Longue nuit en vérité... », se récita-t-il, et il alla s’étendre.

\*

Le page de la maison d’Iyo venait parfois lui rendre visite, mais comme plus jamais il ne lui confiait de message comme par le passé, la femme se disait avec un certain dépit qu’il avait dû la juger décidément insensible, mais quand elle sut qu’il était à ce point malade, elle en conçut quelque remords. Comme il lui en coûtait malgré tout d’avoir à s’en aller au loin, elle se demandait s’il l’avait oubliée, et voulut en avoir le cœur net :

— Les tourments que m’ont infligé les nouvelles que j’avais apprises, il m’était certes difficile de les traduire en paroles, mais

*Sans jamais daigner  
des raisons de mon silence  
vous inquiéter  
le temps laissez passer  
tandis que me tourmentais*

Ah, il dit vrai, le poème sur l’étang de Masuda !

Tel était son message ; il en fut heureusement surpris, car celle-là non plus, il ne la pouvait oublier.

— « Que la vie ne valait d’être vécue ? » Qui donc oserait le dire ?

*Que ce monde était  
cruel et vain tout autant*

*que mue de cigale  
je le savais mais d'un mot  
à la vie m'avez rendu*

précaire, ah combien !

Sa main tremblait encore, et si l'écriture manquait de fermeté, elle n'en était pas moins fort belle. Qu'il n'eût point oublié la robe qu'elle lui avait abandonnée la touchait et n'était pas pour lui déplaire. Ainsi échangeait-elle avec lui des lettres non dépourvues de sentiment, mais elle n'avait pas la moindre intention de lui permettre de l'approcher. Elle eût été marrie néanmoins qu'il pût la prendre pour une personne sans conséquence.

De l'autre qui vivait près d'elle, il apprit qu'elle avait agréé les hommages du Capitaine Secrétaire. Étrange ! Qu'en avait-il bien pu penser ? se dit-il, avec un mouvement de compassion pour le Capitaine, mais comme il était curieux d'autre part de connaître son sentiment à elle, il lui fit, par le page, tenir cette missive :

— Que pour vous je mourais d'amour, le saviez-vous ?

*Roseau sous l'auvent  
si elle ne l'avait touché  
si peu que ce soit  
sous quel prétexte rosée  
s'en plaindrait-elle à cette heure*

Il l'avait fixée à un roseau de haute taille, mais s'il avait certes recommandé au messenger d'agir discrètement, sa présomption n'en était pas moins fâcheuse, qui lui faisait penser que si par erreur le Capitaine venait à le surprendre, il pardonnerait malgré qu'il en eût, quand il découvrirait que c'était lui le coupable.

Lorsque le page, profitant d'une absence du Capitaine, montra la lettre à la dame, celle-ci eut un mouvement de rancœur, mais flattée néanmoins de ce que l'on daignât se souvenir d'elle, elle lui remit sa réponse, tout en s'excusant de ce qu'elle avait dû improviser :

*Au vent qui évoque  
des souvenirs imprécis  
de l'humble roseau  
les feuilles basses à demi  
de givre se sont couvertes*

L'écriture était disgracieuse, avec des prétentions à l'élégance parfaitement vulgaires. Il se souvint du visage entrevu à la lueur de la flamme. Celle qui était assise en face d'elle, discrète et réservée, ne pouvait certes être méprisée, mais de celle-ci qui pourtant paraissait totalement dépourvue de jugement et se complaisait dans une stérile agitation, le souvenir qu'il en gardait n'était point déplaisant non plus. Ainsi se laissait-il aller aux jeux de son esprit, car nullement assagi, il était prêt à commettre de nouvelles sottises !

\*

Au quarante-neuvième jour après la mort de la femme, il fit en secret, au pavillon du Lotus de la Loi du Mont Hiei, lire les Écritures, sans lésiner sur les aumônes requises, habits pour les moines et le reste. Jusqu'aux parures des rouleaux d'Écriture et des statues des Bouddhas, rien n'avait été négligé. L'Abbé, frère aîné de Korémitsu, qui était un saint homme, officia avec une componction sans pareille. Le Prince manda un Docteur ès-Lettres de ses intimes, qui était son maître de composition littéraire, et lui fit rédiger les formules dédicatoires. Sans mentionner de nom, il avait écrit de sa main, en termes émouvants, qu'il confiait au Bouddha Amida le sort d'une personne chère qui venait de trépasser.

— Cela suffit, il n'est besoin d'ajouter un mot ! dit l'homme. Et comme, sous le coup d'une violente émotion, des larmes jaillissaient, qu'il eût fallu étouffer :

— Qui donc cela peut-il être ? La rumeur publique pourtant n'a désigné personne, mais pour avoir suscité pareille affliction, quelle haute destinée ! se dit cet homme.

Le Prince avait attiré à lui les chausses d'un costume d'apparat qu'il avait préparé en secret pour les aumônes :

*Pleurant et pleurant  
le cordon que ce jour d'hui  
de ma main nouai  
en quelle vie à nouveau  
le pourrai-je dénouer*

Son âme jusqu'à ce jour errante, sur quelle voie s'était-elle désormais engagée, se demandait-il, tout en priant instamment pour son salut. Quand il voyait le Commandant Chef du Secrétariat, son cœur se troublait malgré qu'il en eût ; il eût voulu lui révéler que l'enfant perdue était vivante, mais il craignit ses reproches, et ne dit mot.

Cependant, au logis des belles-du-soir, les femmes s'inquiétaient du sort de leur maîtresse, mais nul indice ne leur permettait de partir à sa recherche. Comme Ukon non plus ne donnait de ses nouvelles, elles trouvaient cela étrange, et gémissaient à qui mieux mieux. Encore qu'elles ne fussent certaines de rien, elles avaient, à l'allure du visiteur, deviné quelque grand personnage, et en avaient chuchoté entre elles ; elles firent donc part de leurs soupçons à Korémitsu, mais celui-ci se montra évasif et prétendit ne rien savoir, et comme il continuait à mener ses intrigues comme par le passé, elles crurent avoir rêvé, si bien qu'elles en vinrent à imaginer que c'était peut-être après tout quelque libertin, fils de Gouverneur, qui, craignant la colère du seigneur Chef du Secrétariat, l'avait emmenée tout droit dans sa province. La propriétaire de cette maison était la fille de la nourrice de l'ouest de la Ville. Celle-ci avait trois enfants, et comme Ukon était la fille d'une autre, elle se dit dans sa détresse que c'était par défiance à leur égard qu'elle ne leur avait pas fait savoir ce qu'était devenue leur maîtresse. Ukon, de son côté, songeait aux véhémences

ments reproches dont elles ne manqueraient pas de l'accabler, et comme le Prince prenait les plus grandes précautions pour que rien n'en filtrât au-dehors, elle n'osa pas même s'enquérir du sort de la demoiselle. Et c'est ainsi que, par malheur, le temps passa sans que celles-là eussent d'elle la moindre nouvelle.

Le Prince qui avait de tout ce temps-là souhaité revoir la femme, fût-ce en rêve, avait donc fait procéder aux rites salutaires, quand, la nuit suivante, lui apparut indistincte, tout comme dans cette résidence, la même silhouette féminine qui s'était montrée aux côtés de la disparue ; il se souvint alors que celle-ci était morte sous l'emprise d'un esprit qui devait hanter ces lieux dévastés, et qui peut-être s'était attaché à lui-même ; cette pensée l'emplit d'horreur.

\*

Le Lieutenant Gouverneur d'Iyo, dans les premiers jours de la lune-sans-dieux, s'en alla rejoindre sa province. Pour les femmes qui devaient le suivre, le Prince lui fit tenir des présents d'adieu choisis avec un soin tout particulier. Et d'autres encore qu'il prit la peine d'envoyer secrètement à la dame, à savoir un grand nombre de peignes et d'éventails du meilleur goût, des bandelettes votives confectionnées tout exprès, ainsi que la fameuse robe.

*Jusqu'à vous revoir  
en souvenir je l'avais  
conservée chez moi  
or ses manches cependant  
larmes ont décolorées*

Son message contenait d'autres aménités, qu'il serait fastidieux de rapporter en détail. Le messenger revint sans un mot de la dame, mais elle répondit, par le truchement du page, à l'envoi de la robe seulement :

*L'aile de cigale  
retournée et transformée  
en robe d'été  
me voir ainsi retournée  
mes larmes a fait couler*

Quoi qu'il en pût penser, elle avait mis une étrange obstination à se tenir écartée de lui, songea-t-il. En ce premier jour de l'hiver, il tombait une pluie battante, bien de saison, et l'aspect du ciel incitait à la mélancolie. Toute la journée, il l'avait contemplé, pensif :

*L'une est trépassée  
l'autre en ce jour d'hui me quitte*

*et leurs voies diverses  
ne sais où les mèneront  
ah crépuscule d'automne*

Ces amours secrètes étaient décidément bien périlleuses, il dut le reconnaître une fois encore.

\*

Je m'étais abstenue de divulguer pareilles incartades, puisqu'il cherchait lui-même à les dissimuler à tout prix, mais d'aucuns m'accusaient d'avoir fabriqué cette histoire : pourquoi donc, disaient-ils, sous prétexte qu'il était fils d'Empereur, ceux-là même qui l'ont connu, ne feraient-ils que chanter ses louanges comme s'il eût été sans défaut ? De toute manière, je n'éviterai pas que l'on me taxe de commérage...